

L'ambulance Saharienne

Pierre Huc (Bx 55)



Document photographique P. Huc.

La Promotion 55 quitta l'École d'Application du Pharo en juin 1961 et plusieurs d'entre nous furent affectés au Sahara algérien. J'ai rejoint ainsi le dispensaire de la Santé Publique Saharienne à Béni-Abbès, à ne pas confondre avec Sidi-Bel-Abbès, Beni-Abbès se trouve à 250 km au sud de Colomb-Béchar sur la piste, en partie maintenant goudronnée, qui descend jusqu'à Gao, à 2000 km, via le célèbre bordj de Bidon V. Nous traitons la maigre population locale ainsi que celles de quelques petites oasis environnantes (Ougarta, El Ouata, Guerzim, Kerzaz) mais aussi les tribus nomades composées de *Reguibat* (ou *Rgaybāt*), hommes bleus à ne pas confondre avec les *Touaregs*.

Le site est superbe. On y visite encore l'ermitage du Père de Foucauld qui y séjourna de 1901 à 1903, venant du Maroc, avant de gagner Tamanrasset. L'ermitage est composé d'une petite chapelle et de deux modestes bâtiments en terre sèche. L'un d'eux était occupé à l'époque par un Père Dominicain belge et l'autre par deux sœurs infirmières de l'Ordre des Petites Sœurs de Jésus de Charles de Foucauld.

Le Caïd Hadaddi, chef nomade avec lequel les relations étaient confiantes et amicales, ne comprenait d'ailleurs pas pourquoi le Père Dominicain n'habitait pas avec ses deux femmes... ! Ali, l'infirmier chef, reçut un jour un nomade venu en messager avec son dromadaire, de très loin et le plus vite possible, à

« marche forcée », pour nous informer de la grave maladie d'un membre important de la tribu. Le patient suivait à un rythme très lent compte tenu de la gravité de son état. Nos camarades qui ont séjourné au Sahara savent que le dromadaire porte les bagages et que l'homme marche à côté. Des étapes journalières de 30 km sont un maximum.

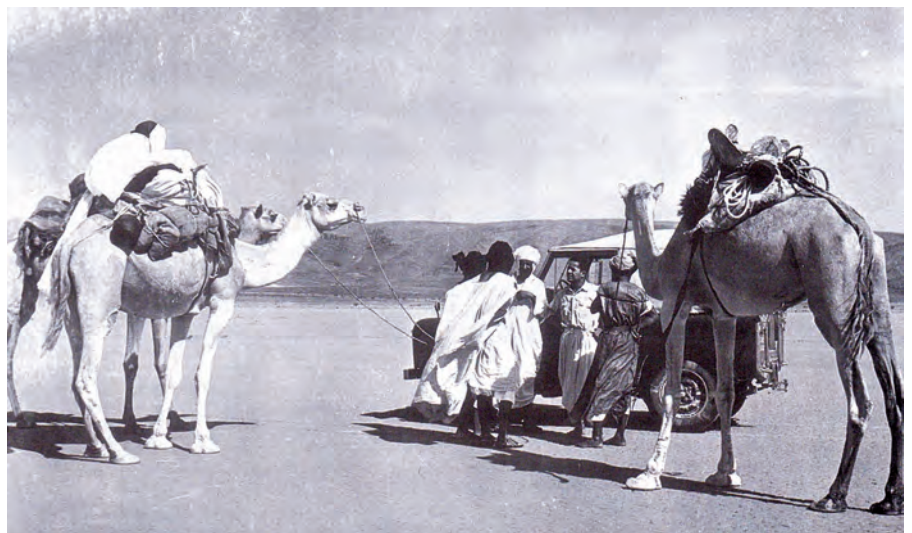
Nous avons donc décidé d'aller au devant du reste du groupe et c'est ainsi que nous avons découvert l'« ambulance saharienne » dont vous pouvez voir la photo. L'infortuné

malade était arrimé tant bien que mal sur le dos de la bestiole. Nous l'avons sorti de sa position inconfortable et examiné à même le sol ; il s'agissait d'une hernie inguinale étranglée et le malheureux était dans un état désespéré. Nous l'avons ramené à Beni-Abbès avec la Land-Rover et nous avons décidé de l'opérer car il était impossible de l'évacuer. Ni Ali, ni moi-même n'avions jamais touché un bistouri. L'anesthésie fut pratiquée avec les moyens du bord, « au dip-dol », et complétée à « la locale ». L'intervention fut menée tant bien que mal avec le manuel de technique opératoire, « le Saroste et Carayon » sous la table.

Ce fut laborieux et nous avions des sueurs froides. Après des suites mouvementées cet homme a miraculeusement et parfaitement guéri et nous a voué une reconnaissance éternelle. Il s'obstina à sillonner ces vastes espaces désertiques pour aller inciter ses semblables affligés de hernie inguinale à venir se faire opérer par le « toubib chirurgien de Beni-Abbès ».

Quand il fallut rentrer en France, en 1962, le caïd Hadaddi décréta que le toubib devait rester à Beni-Abbès et qu'il irait se coucher sous les roues de l'avion avec sa tribu pour empêcher son départ. Ali écrivait de temps à autre pour donner des nouvelles et terminait toujours ses lettres par cette phrase : « Mon cher toubib, je te quitte de mon stylo mais non pas de mon cœur ».

Et puis un jour il ajouta : « Ne nous écrivons plus car c'est devenu trop dangereux ».



Le transport du malade – Photo P. Huc.